

Tonton, habituellement presque sage au montoir, ne l'entendait pas ainsi ce jour-là.

Il pointa d'une façon assez violente pour enlever de terre le groom qui le tenait toujours, et, à peine retombé sur ses quatre pieds, il détacha coup sur coup une demi-douzaine de ruades avec une raideur et une rapidité fantastiques.

En même temps, pris d'une fièvre d'indépendance, il s'efforçait d'arracher sa tête aux mains de John, qui se cramponnait à la bride en répétant :

— Prenez garde, monsieur le marquis, prenez garde !

— Lâchez tout ! commanda André.

— Mais.

— Lâchez tout ! répéta le jeune homme, je le veux !

John obéit.

Tonton se crat libre, fit un écart énorme, et s'élança comme l'éclair à travers la pelouse.

Le poulain comptait sans son hôte. San Rémo, de la main gauche, nait toujours la cinière, et sa main droite se crispait sur le pommeau de la selle.

Pendant une seconde, il parut entraîné ou plutôt traîné.

Germaine poussa un cri d'angoisse et mit ses deux mains sur ses yeux.

Mais André, par une manœuvre de voltige qu'exécutent chaque soir les écuyers des cirques, prit un élan dont la vitesse folle de la course décuplait la puissance, et, sans toucher les étriers, d'un seul bond il se mit en selle.

— Bravo ! dit M. de Grandlieu en applaudissant. Ah ! bravo ! Ne craignez rien pour lui, Germaine, ajouta-t-il, c'est un centaure !

La jeune femme rouvrit les yeux juste à temps pour assister à la lutte courte, mais émouvante, de San-Rémo et de sa monture révoltée.

Furieux de se sentir monté par surprise, mais ne se reconnaissant pas encore vaincu, *Tonton* se défendait comme savent se défendre les chevaux de pur sang doués d'un caractère irascible, entêté et grincheux.

Pirouettes foudroyantes, sauts de côté, sauts de mouton, ruades insensées et cabrades vertigineuses, il essaya tout, et en moins de deux minutes il épuisa son répertoire, sans le moindre succès.

André, qu'électrisait la présence de Germaine et qui croyait entendre le cri d'angoisse qu'elle avait poussé, était littéralement vissé sur sa selle et les plus formidables écarts ne le déplaçaient pas d'une ligne.

Tonton comprenant un peu tard qu'il jouait un mauvais jeu où il n'y avait à gagner pour lui que les brûlures de l'éperon et les morsures de la cravache, redevint brusquement docile, et, sous la simple pression du genou de son cavalier, prit comme une flèche la direction de l'avenue, franchit avec la légèreté gracieuse d'un oiseau la barrière, les haies, le fossé qui simulait une rivière, atteignit en quelques secondes l'extrémité du parc, pivota sur lui-même, parcourut le même chemin, au retour, à la même allure, bondissant de nouveau par-dessus les obstacles qu'il n'essaurait même pas, et vint s'arrêter, dompté, frémissant, superbe, au bas des degrés de la terrasse que Germaine n'avait point quittée.

Tonton vous a fait grand peur, madame, dit André en saluant. Pardonnez-lui, il ne le fera plus. Au fond, c'est un mouton qui se déguise en diable.

— C'était splendide ! s'écria M. de Grandlieu. *Tonton*, monté par vous, ne craint pas de rivaux ! Je suis sûr à présent que vous serez vainqueur !

— J'en accepte l'augure, murmura le jeune homme en regardant Germaine, très-pâle et très-émue.

X

Le château de Grandlieu se trouvait à une distance d'environ douze kilomètres du château de Lautrec.

Cette dernière habitation, construite dans les premières années du règne de Louis XV au milieu d'un parc immense, ap-

partenait au vieux marquis de Lautrec, l'un des plus riches propriétaires de la riche Touraine.

Roland-Gaspard de Lautrec, possédant près de huit cent mille livres de rentes, était le chef heureux d'une nombreuse et magnifique famille.

Grand chasseur devant le Seigneur, vert et pleint de sève, courant un renard à franc étrier pendant des matinées entières malgré ses soixante-dix ans accomplis, le marquis avait quatre fils, mariés tous les quatre, et il réunissait à sa table patriarcale seize petits-enfants d'une belle venue, dix jeunes garçons et six petites filles.

— S'il plaît à Dieu, murmurait-il parfois en regardant avec orgueil cette pépinière de Lautrec, mon nom ne s'éteindra pas de sitôt.

Le vieux gentleman aimait avec passion tous les exercices du sport.

Il se plaisait à appeler chez lui, cinq ou six fois par an, la noblesse tourangelle, soit pour des courses, soit pour des chasses. Sa princière hospitalité égalait, en ces occasions, celle des grands seigneurs anglais les plus célèbres par leur faste. Les soixante appartements du château étaient occupés par des hôtes choisis, et les écuries, vastes comme celles de Chantilly, regorgeaient de chevaux de sang.

Aux époques des courses, il était convenu que les amis de la maison pouvaient, sans aucune invitation préalable, amener leurs amis. Une simple présentation au marquis ou à l'un de ses fils donnait au nouveau venu le droit de prendre place dans une tribune, de s'asseoir à l'une des tables sans cesse servies, et d'assister le soir au bal qui terminait la fête.

Le jour du fameux steeple-chase dont *Tonton*, monté par André, devait être l'un des héros, était arrivé.

On touchait à la seconde moitié du mois de juin.

Le temps, admirablement beau, semblait fait à souhait pour favoriser la réunion.

Une petite pluie, tombée dans la nuit précédente, avait abattu la poussière sur les routes et rafraîchi l'atmosphère.

Le soleil, à demi voilé par des vapeurs qui n'avaient rien d'inquiétant, répandait sur les campagnes vertes une lumière vive et gaie, mais point aveuglante.

Les courses devaient commencer à deux heures précises.

Dès avant midi on voyait se succéder, sur les chemins conduisant à Lautrec, des équipages de toute sorte, depuis les laudais et les vis-à-vis bien attelés des châtellains millionnaires des environs, jusqu'à la modeste calèche de famille du propriétaire campagnard, traînée par des chevaux moins élégants que robustes, et plus habitués au collier de travail qu'au harnais de parade.

Phaétons, dog-carts, ducs à la mode et tilburys démodés, filaient rapidement sous les grands arbres, et de joyeux : *bonjour* ! s'échangeaient entre les propriétaires de ces divers véhicules.

Plus nombreux encore que les voitures étaient les cavaliers,

Sau compter les gentlemen-riders du cru, montés d'une façon discutable, bon nombre des habitués du tour du lac passaient au galop de chasse ou au grand trot, sur des hacks et des cobs de pure race, suivis de grooms absolument corrects, moulés dans leurs culottes de peau et sanglés dans leurs courtes redingotes à boutons armoriés.

La population rurale, superbement endimanchée, les robustes garçons et les belles filles de Touraine, se mêlaient à la file des visiteurs de high-life, car le parc de Lautrec, les jours de courses, s'ouvrait à tout le monde.

La piste s'étendait à un kilomètre du château, sur de magnifiques prairies sillonnées par une petite rivière et encadrées par des futaies séculaires.

De coquettes tribunes, peintes de vert et de blanc, et pavées de drapeaux aux couleurs de Lautrec, s'élevaient à droite et à gauche, tout près de l'enceinte du pesage.

Les voitures des curieux qui se proposaient de repartir aussitôt après les courses se rangeaient en bon ordre le long de la piste.